

**MON ANNEE DE STAGE  
A L'ECOLE ANNEXE DE BOUZAREA :**

**LA -RECHERCHE DE LA PEDAGOGIE ACTIVE !**

Les Normaliens de 3<sup>ème</sup> année, en plus de cours théoriques et pratiques, assuraient des heures d'enseignement à l'école annexe, dans toutes les classes. Nous avions beaucoup d'élèves, la plupart ne savaient ni lire, ni écrire ; beaucoup parlaient très mal le français, mais heureusement, nous savions parler arabe et le dialogue s'établissait vite avec eux et leurs parents.

Ces enfants s'attachaient à nous et nous avions toujours, derrière nous, une meute, qui nous suivait en piaillant et gesticulant. Les classes étaient très chargées (45 à 50), ces enfants étaient pauvres et de tous les niveaux intellectuels.

Certains étaient intelligents et progressaient, d'autres nonchalants et peu motivés, la plupart peu attentifs et très agités, mais malins, se cachant pour faire des bêtises. Mais ils ne savaient pas que les Normaliens étaient formés à bonne école et savaient les surprendre.

Il fallait beaucoup d'énergie et de patience pour les faire travailler, écrire, apprendre le français, compter, résoudre quelques problèmes simples et aussi leur inculquer les règles élémentaires d'hygiène. Ainsi beaucoup de parents ont appris le français par leurs enfants et nous faisions des cadeaux. On les faisait aussi chanter, ce qui n'était pas triste !

Cette exubérance est typiquement méditerranéenne. Les élèves nous adoraient, mais les tenir en classe et les faire progresser demandaient une énergie considérable. C'était usant, mais on était jeune, on récupérait vite, on aimait nos élèves, même les plus turbulents et on avait la foi

Vint la période des inspections dans une de ces classes. Le directeur arriva accompagné d'un inspecteur primaire, venu de Métropole et d'un Caïd kabyle. Les élèves attendaient debout, très curieux et avec un large sourire malin ; bien sûr, le plus inquiet, c'était moi ! Un bref instant, j'ai entendu mon frère Vincent :

« Tu trembles, carcasse, mais si tu savais où je te mène, tu tremblerais encore bien plus ! »

Il fallait donc dominer le trac et gagner ! Je faisais étudier les conjugaisons et je voulais prendre l'exemple :

« Je n'ai pas de crayon ».

Et ils démarrèrent, tous ensemble, en chantonnant et avec l'accent kabyle, auquel l'inspecteur n'était pas habitué !

« -J'en ai pas di criyon,  
t'ien as pas di criyon,  
y'ien a pas di criyon,  
nous n'avons pas di criyon »

Mais le caïd, qui écarquillait les yeux depuis le début, se leva, rouge de colère et cria, sur un ton menaçant :

« - qui c'est qui l'a volé tous li criyons ? »

J'étais anéanti ; un enfant, le plus turbulent, me sauva de ce pétrin ! Il se précipita vers le caïd, avec son crayon et le rassura :

« - tiens, m'siou, voilà mon criyon, personne y l'a volé li criyons !  
Ci pour apprendre la conjugaison ! »

Toute la classe se mit à rire, sauf moi ; le caïd, satisfait, se rassit et l'inspecteur, amusé, fut content de mes élèves. Quant à moi, j'avais appris que, le jour d'une inspection, on peut compter sur les élèves les plus turbulents, car ils n'ont pas peur ! En sortant, Rachid me dit, avec son regard malicieux :

« - M'siou, vous avez vu, ji sauvé l'honneur de la classe ! »  
J'ai failli ajouter : « le mien aussi » !

Puis vint la 2<sup>ème</sup> inspection, celle-là en maths, avec la même classe, l'après-midi ; Rachid volerait bien encore à mon secours ! Suspense...

Il s'agissait de résoudre une équation et je voulais faire trouver, par les enfants eux-mêmes, le raisonnement, les étapes du calcul et le résultat. Mais un blocage arriva, j'essayais de les stimuler, puis de les orienter ; l'inspecteur attendait et devait se demander comment j'allais me sortir de ce pétrin.

Ni les meilleurs en maths, certainement intimidés, ne répondaient, ni les plus malins, comme Rachid, ne venaient à mon secours. Tout d'un

coup, je vois Ali, au fond de la classe, avachi sur sa table, le bras tendu et le doigt levé :

« -m'siou! »

Il avait l'habitude de répondre des bêtises, je paniquais, sans le montrer ; un coup d'œil rapide sur le reste de la classe, mais personne d'autre qu'Ali ne levait le doigt. Alors, je n'avais pas le choix, il fallait l'écouter :

« - oui Ali, tu veux parler ? »

« - oui, m'siou, besoin ji pissi ! »

Je l'aurais pilé et lui, en sortant, me regardait d'un air reconnaissant et ahuri ; il avait fait sourire l'inspecteur ! Mais mon problème n'avait toujours pas trouvé de solution. Alors je m'exclamais :

« - Vous me fâtes honte, vous avez la chance de travailler avec l'Ecole Normale, mais que va penser monsieur l'Inspecteur de votre niveau ? Vous n'avez pas honte ? »

Je jouais avec le feu, mais je les avais atteint dans leur fierté et leur amour propre ; de tous les côtés, les réponses fusaient et le problème était enfin résolu. L'inspecteur s'exclamait :

« - ils vous aiment beaucoup ces enfants, ils feraient tout pour vous ! »

Je n'eus pas le temps de répondre, que mes jeunes élèves, sans timidité et avec le sourire, dirent à l'inspecteur, en me regardant :

« -Oh oui, m'siou, on l'aime beaucoup, il est juste ! »

La vérité sort de la bouche des enfants ! Je n'ai pas oublié mes premiers élèves. Que sont-ils devenus ?

